

ETC



Puissance despotique de l'image L'exhibitionnisme à l'oeuvre

Christine Palmiéri

Number 55, September–October–November 2001

L'exhibitionnisme à l'oeuvre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35411ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

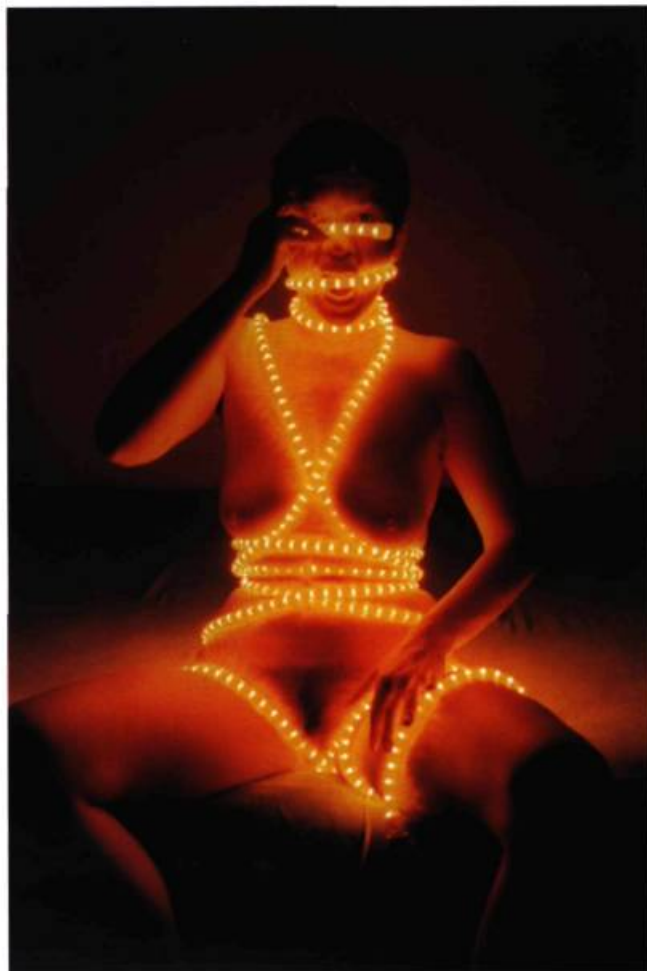
0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Palmiéri, C. (2001). Puissance despotique de l'image : l'exhibitionnisme à l'oeuvre. *ETC*, (55), 5–7.



Veronika Bromová, *Já [Moi]*, 1998. Photographie couleur; 100 x 140 cm.

ACTUALITÉS/DÉBATS

PUISSANCE DESPOTIQUE DE L'IMAGE : L'EXHIBITIONNISME À L'ŒUVRE

« La possibilité technique d'être vu par une masse indéfinie de voyeurs donne aujourd'hui une puissance despotique à l'adage trivial (et sartrien) selon lequel : je suis ce que le regard d'autrui veut (et voit) que je sois. La nécessité, à quoi succombent même (surtout) les meilleurs, de se montrer, de se faire voir, de ne pas passer inaperçu, repose sur un principe métaphysique – être c'est être perçu. »¹

Le corps humain est depuis ses origines dans une quête incessante d'identité, où il ne fait que construire et déconstruire sa propre image, toujours autour d'un axe, celui que tendent les regards. Car toute image de soi et de l'autre passe en premier par le regard. Le regard coupable, le regard boumerang qui forge le monde. Et c'est dans ce double jeu de regardant regardé que l'espèce humaine tisse ses comportements, évolue et transgresse l'image qu'elle croit ou doit projeter. Dans le milieu de l'art contemporain et le milieu litté-

raire se développe une forme d'exhibitionnisme qui ne consiste pas uniquement à exhiber obsessivement les parties intimes de son corps mais pousse aussi certains à exhiber leur image ou leur vécu, comme dans le roman autobiographique de Catherine Millet publié parallèlement à celui de Jacques Henric, où des photos de cette dernière nue s'exhibant au public sont insérées, ou dans celui de Christine Angot, qui révèle l'inceste qu'elle a subi. D'autres exhibent leur souffrance, comme Zhang Huan, François Morelli ou David Nebreda, qui se donnent à voir en même temps que le sujet de leur souffrance; certains encore exhibent leurs sensations, comme Manon Blanchette, dont l'essoufflement nous accompagne tout au long de *Tracking*, ou Robin Dupuis avec ses murmures sensitifs, ou Jean Dubois avec ses battements de cœur résonnants, ou les ricanements de Manon Labrecque; d'autres encore exposent leur mort, comme nous l'avait montré le film de Bertrand Tavernier *La mort en direct*, il y a déjà quelques années. Ne vivons-nous pas à l'époque de l'image en direct,



c'est-à-dire de la vie rendue image au moment même où elle se déroule, et cela avec les nouveaux media numériques mais aussi avec la photo, le film et la vidéo. Les exemples dans ce sens se multiplient, comme nous avons pu le constater récemment avec l'émission télévisée *Loft Story*, qui a soulevé en France mille interrogations concernant l'éthique, ou encore avec l'art du web.

Avec le développement des nouvelles technologies et des nouvelles formes d'art comme l'esthétique relationnelle ou les arts réseaux, l'exhibitionnisme se fait insistant et trouble la perception que l'individu a de son propre corps, tant dans ses actes personnels que dans ses comportements sociaux. Déjà, ce phénomène apparaissait dans le début des années 70, comme le démontre Joanne Lalonde à travers l'analyse des œuvres de Colin Campbell ou de Lisa Steele. Aujourd'hui, ces pratiques se poursuivent avec des artistes comme Nelson Henricks, Cindy Sherman, Pippilotti Rist, Peter Land ou plus près de nous, Sylvie Laliberté ou Jean-Sébastien Denis. La performance et la danse contemporaine, où le corps est le support et souvent le lieu même de l'œuvre, explorent depuis longtemps les limites de l'intime avec une exhibition du corps nu de l'artiste, tel que nous l'avons observé, il y a déjà quelques années, avec Marie Chouinard en danse et Carolee Schneeman pour la performance. Aujourd'hui, ces actions perdurent avec les chorégraphies d'Isabelle Choinière et les performances de Christine Lebel, de Pierre Beaudoin, de Constanza Câmelo, de Benoît Woo ou encore de Skip Arnold, pour n'en nommer que quelques uns.

L'art peut être maintenant désir et plaisir, sans la moindre pudeur. L'artiste peut s'offrir à la curiosité publique, comme Veronika Bromová, artiste pragoise qui semble vouloir représenter en photo l'exaltation que procure le fait de montrer son corps nu illuminé de mille feux ou encore, comme dans les photos et vidéos d'Oleg Kulik, qui offre son corps aux chiens comme à la caméra, dans un élan jubilatoire et provocateur. N'est-ce pas ce qu'ont éprouvé les *modèles* improvisés de Spencer Tunick, devant le Musée d'art contemporain de Montréal il y a de cela quelques semaines ? Mais, entendons-nous, ces phénomènes de monstration de soi ou de son propre corps sont rare-

ment désintéressés et s'étendent au-delà de l'individu. Ainsi, nous assistons à des manifestations du genre dans tous les domaines et à tous les niveaux. Si bien que même nos grandes institutions muséales l'ont compris et ne se privent pas d'user de stratégies d'exposition pour attirer l'attention sur elles, comme le démontre Jean-Claude Rochefort. Et, comme dans l'économie, ce n'est plus le produit qui est donné à consommer mais la marque elle-même, avec son pouvoir idolâtrique qui, à l'instar de l'univers stellaire, parsème notre ciel de logos, phénomène sur lequel se penche Michaël La Chance.

Le système économique et politique de nos sociétés aura-t-il anihilé jusqu'aux moindres de nos phantasmes en nous apprenant à gérer nos pulsions obsessionnelles pour qu'elles soient enfin rentables ? La liberté d'expression aura-t-elle permis aux artistes de transgresser les lois éthiques et morales à l'œuvre dans d'autres sphères de la société ? Ce que refuse justement certaines sociétés qui répondent avec fureur aux pouvoirs de l'image, nous dit encore Michaël La Chance, comme c'est le cas avec les Bouddhas géants de Bamiyan, victimes des Talibans.

Le pouvoir de l'image répond à des stratégies de séduction où l'excès semble caractériser le besoin d'attirer sur soi le regard d'autrui. Jésus n'a-t-il pas dit : « quand je serai élevé de terre j'attirerai tous les hommes à moi » ? Ainsi, entre narcissisme, provocation et séduction, se profile-t-il une rhétorique propre à une esthétique exhibitionniste qui prendrait en compte despotiquement les mécanismes de la perception dont l'objectif est de se sentir exister ? Jean-Luc Marion ajoute : « *Pour être, il faut être vu, et donc s'exhiber comme image* ». L'image de soi et les traces qu'elle laisse dans l'histoire et la mémoire seraient-elles donc le seul ancrage possible au monde ?

CHRISTINE PALMIÉRI

NOTE

¹Jean-Luc Marion, *La croisée du visible*, PUF, Paris, 1996.